

La Contribution de **Paul Maubru**

Paul Maugendre, né en 1947, PTiste, conférencier, Hannibal chroniqueur, sévissait dans *Cain* (dans *L'Ours Polar*, *La Tête en noir*, *813*, *Polar* et a été un contributeur pour **Mesplède** et son *DILIPO*) sous le surnom délicieux que lui avait trouvé **Jacques Jamet**, le co-rédac chef, **Paul Maubru**. Insatiable lecteur, il livrait, il y a encore peu, son savoir populaire sur son blog [Les Lectures de l'Oncle Paul](#). Alors que je lui annonçais que j'avais voté pour lui en 2018, comme en 2017 (tout en ne partageant pas ses choix éditoriaux) pour sa régularité (une critique par jour), sa célérité de serial lecteur et par ses trouvailles, il me répondait : *"Le roman noir n'est plus du tout ma tasse de thé, trop déprimant. Alors je picore à gauche et à droite, et même au centre, et cela me fait penser à un arbre qui étalera ses branches fièrement, alors que stationné dans un seul genre, cela me réduirait à être l'équivalent d'un poteau téléphonique au pays des portables."* Depuis, je n'ai plus eu de nouvelle et le 17 avril 2021, il a livré sa dernière chronique (je préfère ne pas y penser) sur un livre de **Didier Decoin** dont le titre est peu rassurant : *La Femme de chambre du Titanic*. Quand on cherchait à *Cain* un titre pour une collection de nouvelles, **Jacques Jamet** avait suggéré *Titanic, la collection insubmersible*. **Paul** si tu me lis, tu es ici chez toi.

Au printemps 1997, il avait livré cette chronique sur *L'Enfant de cœur*, premier roman d'**Olivier Thiébaud**.

Le D^r Maubru consulte de 5 à 7

Il n'existe pas qu'une seule et unique façon de lire un livre. Au contraire. Cela dépend de l'état d'esprit qui anime le lecteur potentiel et pourquoi il ressent le besoin de lire. Par plaisir, par passion, pour s'instruire, se cultiver, pour épater la galerie, pour faire profiter les autres de ses connaissances, pour les guider dans leur choix, de par sa profession, par esprit d'analyse, que sais-je encore...

La première méthode, classique, apprise à l'école, consiste à ouvrir un livre, à la première page, qui en général se trouve être la page 9, allez donc savoir pourquoi tant de gâchis, puis à orienter ses yeux de gauche à droite, de haut en bas et ainsi de suite dans un mouvement quasi perpétuel jusqu'à la butée sur le mot Fin. Ce lecteur n'a plus qu'à refermer le bouquin et à en prendre un autre, qu'il ait trouvé ou non assouvissement dans la perpétration de son acte visuel et intellectuel. Je ne m'étalerai pas sur ce procédé que tout un chacun a pu un jour exploiter à loisir, et qui est d'une trivialité à la limite de la vulgarité populacière pour ne pas dire plébéienne.

La deuxième manière est celle du critique pressé, qui se fie à la quatrième de couverture. Après avoir ingéré le résumé proposé il se délecte, ou se contraint, à parcourir le dernier chapitre afin de pouvoir rédiger son commentaire qui en général est condensé, succinct, laconique. Bref prenons un exemple concret que l'auteur de cette notule a pris au hasard dans sa bibliothèque. Que ce roman soit court, dédicacé, dû à l'auteur vedette de ce présent numéro de *Cain*, n'a en rien influé sur le choix des paradigmes qui illustreront cet article. *L'enfant de cœur* paru dans la Série Noire, numéro d'incarcération bibliographique 2332, achevé d'imprimer le 8 novembre 1993, ayant pour dépôt légal (le goût) les dits mois et année précités, et pour numéro d'imprimeur le 34936, broché en noir et blanc format poche (11,7 cm x 18 cm, épaisseur 12 mm) avec un soupçon de jaune afin de mettre en évidence le titre du roman (hauteur des caractères majuscules 11 mm, minuscules 8 mm) et le nom de l'auteur (caractères majuscules 4 mm) Olivier Thiébaud, va servir d'étalon (pas Olivier Thiébaud mais son roman), tout au long de ma digression qui risque de s'avérer assez remarquable

Zone critique

SERIE
NOIRE
2332

L'ENFANT DE CŒUR

OLIVIER THIEBAUD

mf

et éminente vu la matière dont je dispose, sans être fastidieuse étant donné son intérêt incontestable. De plus étant payé à la ligne par la rédaction de cette fort distinguée revue, je ne ressens aucun désir de m'autocensurer ou de bâcler un article dont l'attrait réside aussi bien dans le fond que dans la forme. Cessons de divaguer dans le chemin tortueux de mes considérations personnelles et reprenons la bretelle qui nous ramène à la nationale, c'est-à-dire la deuxième façon de bouquiner un ouvrage selon le système pratique et efficace d'un chroniqueur impatient de livrer sa copie à une hiérarchie exigeante, sinon dans la qualité, tout du moins dans les délais de bouclage impartis d'un canard qui en réalité n'a rien à cirer de la page culturelle, surtout dans le domaine du polar, laquelle hiérarchie donne l'impression d'accorder une fleur en octroyant généreusement une quelconque colonne (la cinquième de préférence) à un journaliste sur le retour qui n'a plus que ce succédané pour assurer sa pitance et les services de presse qu'il revend à un bouquiniste qui au passage se sucre. Un peu longue, cette phrase, il faudra que je réfère mes envolées lyriques. (Petit aparté moralisateur afin de faire comprendre au correcteur que je me suis aperçu de la dimension exagérée de cet assemblage d'éléments linguistiques pourtant sans prétention et qu'il n'a pas intérêt à sabrer lors de la mise en page ou de modifier la courbe de la moindre virgule. Merci.)

Quatrième de couverture dont vous admirerez au passage la sobriété :

« Pour autant que je m'en souviens, c'est moi qui ai tué ma mère et c'est son amant qui a porté le chapeau. Ce qui est sûr, c'est qu'ils l'avaient mérité tous les deux. Ainsi va la vie sexuelle des familles. »

Selon l'humeur, acariâtre, bilieuse, sympathique, joyeuse, folâtre, simple, compliquée, politique, je m'enfoutiste, rigoureuse, dithyrambique, ou tout autre qualification caractéristique du chroniqueur chargé de procéder aux condensés des livraisons littéraires qu'il reçoit, les résumés seront rédigés à peu près comme suit :

« Le narrateur, meurtrier de sa mère, fait endosser son crime à son amant, ce qu'ils ont bien mérité. La misère sexuelle et familiale des adolescents de nos banlieues en perdition est à l'origine de bon nombre de délits dont la société est responsable. Cependant l'auteur nous propose un épilogue un peu frustrant et devra s'affirmer dans ses prochaines productions. »

Voyez l'ambiguïté que la critique laisse planer sur la position de l'amant par rapport au meurtrier et à sa mère. Il est l'amant de qui ?

Variante :

« Meurtrier de sa mère, le narrateur se met en ménage avec son

amant devenu chapelier. Ce bouquin prometteur d'un auteur en devenir tient toutes ses promesses et l'épilogue est complètement époustoufflant. A lire absolument. »

Je vous ferai grâce du commentaire qui pourrait être établi quant à ce raccourci dont déjà nous sentons que l'esprit même du livre n'a pas été totalement perçu par le lecteur.

Variante :

« La misère sexuelle oblitère parfois les sentiments, et les relations mère-fils, mère-amant, amant-fils se transcendent en une tragédie grecque que l'auteur, dont on se demande s'il ne relate pas un évènement intime auquel il aurait participé à son corps défendant, a su renouveler sans emprunter aux classiques. Toutefois je me montrerais réservé sur l'impact que ce genre de livre peut provoquer auprès de ceux qui ne lisent à travers les lignes. »

Variante :

« L'auteur joue avec les situations familiales comme un prestidigitateur sort un lapin de son chapeau, en l'occurrence un amant, dont on se demande s'il était opportun d'en faire un personnage secondaire. À éviter. »

Laconique n'est-ce pas !



Antépénultième version :

« Enfin un livre d'un jeune auteur prometteur qui ose mettre les pieds dans le plat et ne s'encombre pas d'artifices pour démontrer que la réalité d'aujourd'hui ne vaut pas mieux que celle d'hier, et que l'opprobre dont les jeunes sont accablés n'est qu'une fausse couche de vernis dont on voudrait les affubler en leur faisant porter le chapeau des dégradations via la libération sexuelle. L'équivoque des situations nous rappelle les thèmes qui firent le succès, mérité, de Marguerite Duras. »

Avant-dernière version :

« Ce roman n'est qu'un ramassis d'incongruités et l'on se demande comment un directeur de collection a pu éditer ce petit livre scabreux qui ne trouve sa justification dans le mot fin et n'apaise en rien la nôtre. »

Enfin, dernière version :

« La Série Noire a trouvé en Olivier Thiébaud un auteur d'avenir et il faut rendre justice à Patrick Raynal de savoir dénicher des talents jusqu'ici inconnus. Je ne voudrais pas déflorer le sujet qui prouve la sensibilité de l'auteur, à peine sorti de l'adolescence, et qui nous fait partager et ressentir les affres de l'enfant nouveau-né dont on vient de couper le cordon ombilical. Bravo à Olivier Thiébaud et chapeau. »

Voilà ce que vous auriez pu lire dans votre gazette si vous l'aviez achetée au moment de la parution du roman.

La troisième manière de lire, mise en évidence de la lecture dite en diagonale consiste à accoler les premiers et les derniers syntagmes de chaque chapitre et d'obtenir un concentré édifiant :

« Peu après, j'ai pleuré. Ce n'était pas le mien. Ils m'ont trouvé dans le jardin. J'espère que c'est un rêve. – Bienvenue à la maison, cadavre encore chaud. J'ai tout enveloppé, la vraie prison, c'est la vie. »

Exemplarité d'un résumé qui pourrait s'abréger de la sorte :

« Peu après, c'est la vie. »

Tout le roman d'Olivier Thiébaud est contenu dans cette sublime phrase dont la force nous émeut dans l'indicible construction tel un coup de poing en pleine tronc.

Ma méthode de lecture est particulière puisqu'elle dépend de la réminiscence subtile d'images de vacances estivales, automnales, hivernales ou printanières, alors que mon corps d'éphèbe s'ébroue dans la tumultueuse onde marine et le mascaret guilleret, batifole parmi les flocons tomentueux et la bise cinglante, badine dans la fraîcheur de l'aigal matinal, de l'herbette chatouilleuse de mollets ou l'odorant regain discret du bocage verdoyant parsemé de végétaux thallophtes dont la cueillette agrément l'omelette et le rata. Mon système se base sur le numéro minéralogique des départements qui ont eu le bonheur de m'accueillir et je me plonge avec délices par exemple dans les pages 22, 49, 93, 30, 33 synonymes de joies ineffables et particulières. Là où le bât blesse, comme dit ma maîtresse qui depuis ne porte plus que des collants, réside dans les centaines et dans certaines paginations tels que 96, 97, 98, 99 ou 100. J'ai décidé en accord avec moi-même d'occulter le premier chiffre des centaines, et affecté 97 aux départements d'outremer, 98 à Monaco, 99 à l'étranger, selon le système archaïque et impersonnel de la sécurité sociale, et les numéros 96 et 100 étant les jokers, la part de rêve. Le roman d'Olivier Thiébaud se prête à merveille à ce délectable petit jeu, puisqu'il se compose en outre de deux typographies différentes, la première normale, la seconde en italique.

Et c'est ainsi qu'en feuilletant les photos cérébrales, je pioche

successivement pages : 123, 70, 78, 159, 25, 145, 133, 151, 100, 132, 49, 22, 30, 110, 99, 88, 81 :

« Le ciel est bas comme un sol.

La pluie tombe à gros bouillons.

Comme tous les samedis ou presque.

Je suis transi, essoufflé.

Elle n'est pas bien ton histoire.

Si la vie te paraît insupportable.

C'est de la poésie.

Ce n'est pas une réponse.

Mes yeux se ferment.

J'espère que c'est un rêve.

Dehors il y a des arbres et des oiseaux.

Le jour se lève et darde les premiers rayons d'un soleil que je vais forcément trouver beau.

La maison est grande. Dehors il y a du soleil.

Il fait chaud.

Oh la belle journée qui s'annonce.

Un cri, un soupir, une extase.

Pourquoi j'ai eu un garçon ?

Je le dévore mon bouquin. »

Vous pouvez vous rendre compte qu'au pessimisme météorologique du début succède une accalmie, pour ne pas dire une embellie, pourvoyeuse d'effets jouant un rôle primordial et direct sur la libido du narrateur lequel jouit – et ressent un contentement extrême – à la lecture d'un livre qu'il a porté en lui tel un enfant dont la gestation est certes difficile mais l'expulsion libératrice.

Quel que soit votre choix, votre façon d'aborder la lecture, sachez que le simple fait de prendre un livre entre ses mains, de l'admirer, de le caresser, de le retourner sous toutes ses faces, de l'ouvrir, de le feuilleter, de coucher avec, de faire corps avec, procure une joie ineffable que même l'amante la plus attentionnée ne pourra procurer. La jouissance charnelle est éphémère et s'efface devant la jouissance intellectuelle.

Dr M.

